

## QU'EST-CE QUE L'AVANT-GARDE ?



### 20 questions à Eric LOSFELD

Q. : "Comment vous situez-vous dans l'édition française ?"

Je passe pour un éditeur d'avant-garde - Or, qu'est ce que l'avant garde?

Il y a des gens qui ont commencé une carrière avant gardiste et qui ont gardé toute leur vie cette étiquette...

Par exemple Appolinaire, incontestablement d'esprit moderne reste un auteur d'avant garde quoique ses derniers écrits laissent présumer que, s'il avait vécu, il aurait vraisemblablement terminé à l'académie française...

D'autre part, passe également pour éditeur d'avant garde celui qui annonce publier les oeuvres complètes de la Comtesse de Ségur, et tout le monde de s'extasier en disant: "quelle audace" !...

Autre paradoxe de l'avant garde aussi: le cas de Jacques STERNBERG dont les lecteurs se comptaient à environ 200. Si Sternberg atteint un jour, grâce à un prix, 100 000 lecteurs, il ne fera plus partie de l'avant garde. L'avant garde peut alors se traduire par ce qui deviendra classique, qui ne l'est pas actuellement, mais qui dans 20 ans sera pagé comme classique.

Un autre paradoxe encore : un éditeur a dit : je vote De Gaulle parce que M. Malraux a fait appel à 2 peintres, sous entendu 2 peintres d'avant garde et non pas des pompiers. Or c'est tout de même assez paradoxal que ces gens qui étaient connus en 1930 puissent faire encore en 1966 figure d'avant garde.

Il est évident cependant que la malchance littéraire ne prouve pas que l'éditeur est en avance sur son temps. Il peut y avoir aussi médiocrité, lorsqu'un livre paraît, on ne sait pas s'il sera Dieutable ou cuvette. Mais chez moi, les livres qui ne se vendent pas sont des livres d'avant garde. J'ai un auteur qui est maudit, pour l'instant, car on recherchera dans 20 ans ses premières éditions ; sur un tirage de 2000 exemplaires, en 6 ans j'en ai vendu 18. Il s'agit de Michel Farbluis Lagrange. C'est certainement pour moi un des grands auteurs à découvrir. Il n'est pas dans le vent, les gens ne s'y retrouvent pas, ils ne retrouvent pas un climat qui leur est familier. C'est une situation analogue à un grand nombre d'auteurs : Prévert et Perret par exemple qui avaient très peu de lecteurs - J'ai mis 10 ans à épuiser "Mort aux Vaches au champ d'honneur" tiré à moins de 1000 exemplaires - Et Perret reste d'avant garde car ses idées sont celles d'un honnête homme et d'un homme intelligent ; or l'honnêteté alliée à l'intelligence forment toujours une pensée actuelle - La révolte et l'aspect révolutionnaire de l'oeuvre de Perret restent toujours d'actualité et je pense

que dans quelques années on découvrira vraiment ce grand poète français.

Le mot "avant garde" reste assez oiseux, l'avant garde ne représente rien. Se disent d'avant garde les gens qui alignent des lettres ; bientôt on alignera des chiffres ; les gens qui font des taches sur des tableaux, bientôt on les fera avec des machines. Pour moi l'avant garde représente non seulement un aspect esthétique de la littérature. La littérature étant faite de mots, d'une syntaxe, d'une grammaire, autant que ces choses là soient assemblées harmonieusement mais également avec des idées, et l'avant garde c'est surtout des idées, des idées politiques, et peut-être pas seulement politiques mais aussi morales.

Q - On pourrait même vous reprocher le côté "moralisateur" de vos publications et vous opposer dans cette idée à la ligne d'édition politique de Maspéro

Maspéro a une action immédiate, la mienne se passe beaucoup plus en profondeur, ne croyez pas que ce soit un paradoxe, mais je pense que si les 20 000 000 de français lisant étaient sensibilisés à la poésie, mes idées politiques seraient celles de la majorité.

Un autre paradoxe : pour moi la poésie est de gauche, il y a peut être une poésie de droite, mais ce ne sont pas mes idées poétiques, les quelques gens de droite que j'ai lus ne me semblent pas poètes, ou ne me semblent pas des poètes modernes - La poésie moderne est de gauche - La poésie du Follibrigde de Maurras par exemple ça ne me touche pas. Je dirai même encore un autre paradoxe, il me semble que l'intelligence est également de gauche, mais j'avoue que je suis de parti-pris - Si un homme est intelligent et de droite c'est qu'il n'est pas honnête.

Q - La mauvaise foi de Céline par exemple ?

Céline, le cas est assez différent - Céline c'est un dégueulasse - ce que je reproche à la gauche vis à vis de Céline c'est d'avoir oublié le côté dégueulasse de l'occupation et d'avoir versé des larmes de crocodile à sa mort, parce que on a beau dire qu'il n'a fait aucune délation, qu'il n'a fait

aucune propagande, de toute façon les rubriques des journaux lui étaient largement ouvertes. D'autre part s'il n'avait pas joué un rôle utile dans l'occupation, je ne crois pas que l'armée allemande l'aurait emporté dans ses bagages. De toute façon je ne crois pas que le mot intelligence lui convienne parfaitement : qu'il ait eu certains dons, une espèce de torrent verbal qui a pu séduire, c'est vrai, mais on ne peut pas dire que son oeuvre ait été d'une très grande lucidité, d'une très grande intelligence. Il a gueulé, il a poussé des imprécations, des invectives, mais il ne les a pas poussées avec intelligence.

Sartre, le contre pied de Céline, qui lui, également, peut se ranger dans l'école naturaliste, a écrit des romans intelligents et non pas des torrents rocaillieux, une espèce de logorrhée - Ils sont construits - Céline c'est l'invective. D'ailleurs, quand on dit que Céline était fou, ou que c'était un écorché, cela lui va très bien. De toute façon, je maintiens qu'à sa mort, je ne dis pas que j'étais le seul de toute la gauche, mais je n'ai vraiment pas pleuré.

Q - Vous estimez donc que votre action en faveur de la poésie est révolutionnaire, mais partagez vous sur ce point les prises de positions surréalistes

Oui parce que la poésie est révolutionnaire. J'ai toujours d'ailleurs été l'éditeur des surréalistes - Le premier livre que j'ai publié est celui de Xavier Fermanet avec une préface de Breton, le deuxième livre était Alphonse Allais redécouvert par les surréalistes, le 3ème c'était A. Buton par Victor Crast, j'étais le premier éditeur après la guerre à publier une revue surréaliste, elles étaient d'habitude payées par les surréalistes eux mêmes, "Medium" et par la suite "Bief" et "La Brèche" - Depuis 20 ans que je connais Breton, j'ai eu des rapports réellement affectifs avec lui, c'est la personne que j'aime le plus au monde par son honnêteté.

Q - Aux yeux de beaucoup vous apparaissez comme l'éditeur du bizarre, du fantastique, de l'érotisme, de l'aspect superficiel, provocant du surréalisme ; en

somme vous représentez un peu  
l'haustrie de l'édition.

Comme j'ai fait de la publicité dans Hara-Kiri on me confond un peu avec eux : il y a des gens qui, par exemple, parce que leur abonnement est terminé, m'envoient de l'argent, ou s'ils n'ont pas reçu leur numéro, c'est moi qu'ils engueulent. Je n'ai rien à voir avec Hara-Kiri: son succès vient de ce que les gens se disent : "j'aurais voulu pouvoir gueuler de cette façon là, exprimer ces réactions là". Il y a même un mécanisme beaucoup plus grave, c'est que grâce à la publicité que j'ai faite dans Hara-Kiri, j'ai pu mesurer le niveau mental des gens, ce sont en général des exhibitionnistes, et des exhibitionnistes rentrés, alors qu'Hara-Kiri s'exhibe, lui. Il n'y a pas de censure à Hara-Kiri, on n'a pas de pudeur, mais le lecteur est un exhibitionniste pudique. Je l'ai vu par exemple à la suite de mes annonces : je recevais des mauvaises farces, des feuilles de papier hygiénique maculées, toutes axées sur la scatologie. Or c'est révélateur. Je pense qu'il y a 20% d'intellectuels, pas toujours d'accord avec l'ensemble du journal, mais ça les amuse, et il y a 80% de lecteurs convaincus qui aiment dans Hara-Kiri ce qui est le moins bon, et si ce journal veut gagner encore des lecteurs, il sera obligé de faire de plus en plus de concessions à ce goût affreux.

Il est évident que je ne publie pas que des oeuvres surréalistes de stricte obédience. Mais, si on prend le dessin humoristique, si on prend Siné que j'aime beaucoup, je pense que personne n'est jamais allé aussi loin que Siné, avec mauvais goût ; mais le mauvais goût c'est le côté moraliste chez lui, et je pense qu'il n'y aurait pas eu Siné s'il n'y avait pas eu les surréalistes : cette lutte contre tous les tabous, les préjugés, les idées toutes faites. Ce qui a le plus fait gueuler les gens, c'est tous ses dessins contre les anciens combattants, contre le soldat inconnu. Ce qui est intéressant, c'est le mouvement d'indignation de celui qui réagit violemment, qui écrit au rédacteur, son mouvement d'indignation passée. En lui accordant un peu d'intelligence, on peut supposer, avec optimisme, qu'après réflexion, il va reconnaître que Siné a raison, qu'il va s'indigner que des invalides de 14 puissent avoir des droits sur lui. D'autre part, les mouvements d'anciens combat-

tants sont subversifs, les gens qui défilent pour ranimer la flamme ont été à l'origine du 13 mai. Il est quand même normal qu'on se venge un peu d'eux. Et bien, si vous reprenez les scandales surréalistes de 1925, le plus typique était de faire apparaître sur la scène le soldat inconnu déguisé en allemand. Il y a donc une parenté certaine. Les dessins humoristiques de 25 étaient bêtes à pleurer.

Q - Il y avait pourtant eu, avant  
1925 et les surréalistes,  
"L'Assiette au Beurre".

Bien sûr, mais les surréalistes n'ont pas tout coupé derrière eux. Ils avaient de grands antécédents, qu'ils voulaient faire admettre dans la grande masse du public. Il est amusant de voir aujourd'hui l'étendue de ce mot, on parle d'une vitrine, d'une situation surréaliste, c'est devenu tout ce qui est bizarre, farfelu.

Je suis éditeur surréaliste comme je serais lecteur surréaliste. Les surréalistes ne publient pas tout ce qu'un éditeur doit publier pour se faire connaître. Un éditeur qui n'édite pas périclite. J'ai sorti un gros succès : Barbarella, qui n'est pas surréaliste. Si je n'avais rien publié depuis Barbarella, je serais oublié.

Q - Comment expliquez vous le  
succès de Barbarella ?

Je l'ai publié pour m'amuser, en utilisant un véhicule habituel aux enfants pour le destiner aux grandes personnes. Mais je savais, avant la parution de Barbarella, que lorsqu'on fait appel au snobisme des gens, on obtient tout d'eux ; j'ai fait une publicité insidieuse, mais très sûre pour Barbarella et j'ai amené les gens à se dire : "si je n'achète pas Barbarella, je ne suis pas dans le vent, je suis un pompier, je ne suis pas à la page". Il fallait acheter Barbarella.

N'importe comment, je publie Jodelle après et je crois que ce sera terminé, car la bande dessinée, ce n'est quand même pas un message, et puis tous les éditeurs veulent faire leur bande dessinée. Je vois que la Table Ronde achète 20 bandes dessinées en Amérique, Delpire en publie une très belle : Flash Gordon, Pauvert rêve de faire sa bande dessinée, Gallimard va faire Zazie dans

le métro. Le succès s'en explique parce que les gens ont tous la nostalgie de leur jeunesse ; par exemple j'étais ravi de la réimpression de Bicot, parce que ce sont mes 15 ans, mes premiers émois amoureux, car j'étais amoureux de la soeur de Bicot, qui était très jolie : Suzie.

Q - Ne croyez-vous pas ainsi que parmi les intellectuels lecteurs de bandes dessinées, il y a une volonté de regarder d'une façon plus lucide ce qu'on leur impose par voie d'affiches, dans la presse - La bande dessinée refait ainsi la caricature d'un aspect imagé de notre monde ?

Vous voyez dans les bandes dessinées des choses qui m'échappent alors totalement. Je ne crois pas qu'on puisse éprouver autre chose qu'une certaine dilatation des vaisseaux sanguins, parce que c'est amusant. Mais je ne crois pas qu'il y rentre le moindre esprit critique. Si on aime toutes les bandes dessinées, n'y voyez aucun désir métaphysique, ni même critique, parce que toutes les bandes dessinées sont réactionnaires et fascistes. Et elles ne s'adressent pas aux intellectuels de gauche, mais aux enfants. Quand



on a publié "Tintin chez les Soviets", je suis persuadé qu'Hergé a fait beaucoup pour "l'homme au couteau entre les dents" ; l'épouvantail communiste actuellement, il faut bien dire que c'est Un pétard mouillé, mais le communisme fait encore peur aux gens, par de tels symboles. Hergé a participé à l'épouvantail communiste. "Tintin chez les Soviets", c'est quelque chose.

Barbarella n'est ni raciste, ni fasciste, ni puérile, mais j'ai utilisé ce véhicule fasciste, puéril, raciste, colonialiste à des fins de propagande. Barbarella est belle et j'aime les jolies femmes, elle est libre, et j'aime les femmes libres, elle est érotique, mais l'érotisme est un moteur ; j'ai donc utilisé la bande dessinée pour imposer mes idées.

Q - Vous ne les imposez, ces idées, qu'à un petit nombre de privilégiés, assez restreint, petit nombre qui vous est déjà acquis. Mais espérez-vous atteindre le grand public ?

R : Pas de mon vivant !

Au sujet de la diffusion d'une pensée, il y a quelques fois passation de pouvoir de la petite maison d'édition à la grande maison d'édition. Des gens ont fait campagne pour la contraception, dès avant guerre (Lorrullot par exemple). Et Diet on en parle maintenant dans France-Soir. Même quand les idées déployées n'atteignent pas un grand public, c'est une espèce de graine qui atteint différentes couches comme un caillou que l'on jette dans l'eau. Le point d'impact est à peine visible et les cercles deviennent de plus en plus larges. Par exemple les petites revues cinématographiques n'ont pas un grand public ; les cahiers du Cinéma tirent à 12 000, "Positif" tire à 6 000. Mais on atteint les critiques de journaux et on arrive à leur donner une éthique, une façon et une esthétique ; c'est important. Les critiques des quotidiens défendent Godard. Il n'y aurait pas eu cette défense dans France-Soir ou Candide sans les Cahiers du Cinéma.

Q : Mais ne pouvez-vous pas tenter d'atteindre directement ce grand public sans passer par cette avant-garde, qui peut constituer par elle-même un frein au développement de certaines idées d'avant-garde. Par le livre de poche par exemple ?

Le livre de poche publiait des choses consacrées. On sait qu'on peut tirer Pierre Benoît, il vendra à 50 000 exemplaires. Mais on ne peut pas publier le livre d'un inconnu à 50 000 exemplaires.

Il y a eu pourtant Gilbert Toulouse, avec "Un été au Mexique"?

Oui, mais parce que c'était nouveau, c'était le premier inédit en livre de poche. Les gens sont sensibilisés à la nouveauté. Gallimard va lancer une édition de poésie, mais sans auteurs nouveaux. On commence par Valéry, Eluard, Aragon...

Sortir des inédits en livre de poche, cela me semble assez difficile, et, en plus, périlleux.

Q - Pauvert a tout de même publié la collection "Libertés"

Quand on adopte une collection on est obligé d'y faire rentrer un certain nombre de pages, jamais plus, or, pour "Libertés", j'ai décelé une anomalie ; par exemple dans "la Belle France" de Darien, on a supprimé, pour les besoins techniques de la collection, à peu près 25% du texte et tous les passages, non pas antisémites, mais ceux où Darien s'élève contre la banque Juive. Or, ça ne me semble pas être culturel, comme dirait Monsieur Malraux.

B. Vian qui a été édité par IO/I8, le fut bien après que Lindon, Pauvert et moi ayons fait sa vogue. Le jour où vous verrez sortir en livres de poche des gens comme B. Perret, Farbluis Lagrange, André Frédérique, je pense qu'alors ou la France sera devenue plus cultivée ou plus sérieuse, ou les éditeurs de livres de poche auront accompli une révolution.

Il y a une certaine dualité dans les livres de poche : ils sont édités dans le but de servir la culture donc, principe altruiste, révolutionnaire, les peuples les moins cultivés sont ceux qui sont les moins dangereux - mais d'autre part toutes les sociétés de livres de poche sont de grosses sociétés capitalistes. Alors, il y a cette banalité de la culture brandie par des capitalistes. C'est assez déplaisant, et souvent ils se donnent des verges pour se faire fouetter ; une collection comme IO/I8, financée par un groupe de banques, publier "la maladie infantile du communisme" et le "Manifeste"... !! D'ailleurs, il serait inutile, en ce qui concerne mon édition de donner à des ouvriers "Pour un deuxième Manifeste Communiste", ou un livre comme "L'extricable" de Raymond Borde. Ce livre pourtant confus et non constructif porte ses fruits en arrivant à nous faire prendre conscience de cette société

qui veut nous briser. Il a essayé de faire prendre aux gens conscience de leur état de petits protozoaires dans une société de plus en plus rigide, de plus en plus torturante.

Q - Avez-vous eu beaucoup de livres interdits à l'affichage ?

L'année dernière j'en ai eu 2 : "Barbarella" et "Le Sadisme au Cinéma". Pour les mêmes motifs d'ailleurs, car le sadisme au cinéma pouvait très bien s'appeler : la violence au cinéma. Le cinéma est violent puisqu'il est mouvement. Il y a un censeur, qui, dans le Figaro Littéraire, s'est un peu vendu, en disant : "qu'il était évident que certains livres scabreux passaient très bien chez de grands éditeurs, mais que les petits étaient tenus à l'oeil !". Or, c'est parmi les petits éditeurs qu'il y en a le plus, à ruiner dans les brancards ; c'est mon cas. Ce n'est d'ailleurs pas la suppression du livre qui est en jeu, mais celle de l'éditeur. Si j'avais eu 3 livres interdits dans l'année, j'étais obligé de publier mes livres, de ne pas les vendre, d'en donner 4 exemplaires au Ministère de la Justice, de laisser les autres en cave, et d'attendre le feu vert au bout de 3 mois. On me donnait ou non l'autorisation de mettre en vente, au moment où je devais payer les factures, ce qui est la ruine d'un éditeur. C'est un système de coercition et non point de censure. Quand Lindon dit qu'il n'y a pas de censure en France, il a raison, on peut publier tout ce qu'on veut, seulement c'est après...



Q - Si le gouvernement l'avait souhaité, n'aurait-il pas trouvé

prétexte à une troisième interdiction ?

On peut toujours interdire un livre, aurait pu m'interdire la réimpression du "surréalisme au cinéma", de "Nurnas", mais c'était quand même un peu fort. Dès que j'ai eu ces 2 interdictions, problèmes à résoudre. Et n'est-ce pas plus a chapitre de Kyrrou s'intitule : "les images font l'amour"... Barbarella, c'est amusant de le voir interdit, c'est une histoire de petite fille, mais il s'avère que la petite fille baise ; on me l'a interdit parce qu'elle baisait. Et les intellectuels, qui en général font des protestations solennelles, des pétitions, n'ont pas éprouvé le désir de se battre pour Barbarella, et c'est bien ainsi. Mais on n'a quand même pas perdu l'habitude de gueuler, et si on m'avait interdit un livre qui fait partie du patrimoine littéraire, il y aurait eu des protestations. Les censeurs sont allés jusqu'à interdire Havelock Ellis. Il y eu tant de protestations qu'ils ont été obligés de capituler. Ils en ont permis la vente moyennant qu'on en retire les illustrations ; celles-ci consistaient en quelques reproductions de tableaux de l'époque maniériste ou de l'ethnographie. Là, les critiques, les journalistes ont fait oeuvre virile.

Q - Estimez-vous cependant que des considérations sur la censure peuvent justifier des prises de positions politiques ?

J'avais un ami, c'était Lindon, son attitude lors des élections fut ma plus grande déception. On peut être d'accord sur la politique de de Gaulle vis à vis du pacte Atlantique, de la Chine, ou du Vietnam, mais pas avec les arguments aussi vaseux qu'il a donnés. Parler de la grande liberté, parler d'un ministre professionnel comme Malraux, parler de plafonds! la propagande la plus éhontée, la plus fieffée de Goebbels était à ce niveau là. Il paraît que par la suite il a politisé son attitude, mais il a voté comme 55% des électeurs.

La gauche est certes particulièrement divisée, elle a voté Mitterrand, elle a voté de Gaulle, elle s'est abstenue... Mon idée de la gauche devient plus utopique et plus précise. Je me sens à mon aise avec des militants du PC, j'ai des amis qui militent au PSU, et même, venant de la SFIO, des Trotskistes, des anarchistes. Il y a des

idées qui nous séparent - le manque d'efficacité. Si la gauche avait voté unanimement Mitterrand, de Gaulle aurait été battu. Mitterrand était plus intéressant que de Gaulle, et puis, on peut toujours voir... De Gaulle n'importe comment laissera un lourd héritage, des problèmes à résoudre. Et n'est-ce pas plus a peut être par la révolution. En fait, je n'y crois plus d'une façon romantique, mais je voudrais, j'aimerais croire. J'espère encore dans le syndicalisme et les vertus de la grève générale ; il n'y a pas un problème qui ne puisse être combattu par la grève générale - Par exemple, l'affaire Ben Barka, c'est absolument dégueulasse. Il n'y a pas un ministre de la 3ème ou de la 4ème République qui aurait pu résister. Une grève générale aurait fait démissionner Frey en moins de 15 jours.

Si on ne peut croire aux vertus de la grève, et comme je ne crois pas à la bataille de rues, il faut une éducation politique de la grande masse. Elle est faite par Maspéro, par moi d'une façon plus insidieuse. Par un roman les gens peuvent arriver à prendre conscience de leurs conditions, bien que ce soit de l'affabulation. Le jour où les gens seront politiquement cultivés, il n'y aura plus aucun problème avec la grève générale.

Q - Vous paraissez avoir beaucoup d'estime pour Maspéro mais quels sont vos rapports avec les autres éditeurs

Entre PAUVERT et moi, il y a des interférences, puisque très souvent on m'appelle Jean Jacques Losfeld, je présume qu'on doit l'appeler Eric Pauvert. Moi, ça me fait rire ; lui, je crois au contraire que ça doit lui déplaire souverainement. Mes rapports avec Pauvert sont en fait très mauvais. Il fallait se singulariser, il s'est singularisé dans l'anarchie, ce qui serait éminemment louable, à condition d'être anarchiste. Or, lui qui se plaint des brimades de la censure, a envoyé le commissaire chez 2 éditeurs pour faire saisir des livres, dont un chez moi...

Quant à Maspéro, je suis persuadé que c'est un honnête homme, et un honnête homme appliqué à un éditeur, c'est le qualificatif le plus flatteur qu'on puisse faire à un individu.

Q - Quels sont vos projets d'édition

Une prochaine bande dessinée : "Jodelle", ce n'est d'ailleurs même pas un anachronisme mais un catachronisme, car ce sont des éléments modernes : la moulinette, la Mercédès, le téléphone, projetés dans le passé. Jodelle correspond à un signe du temps, c'est dessiné dans un style d'appareil à sous. Ensuite, je réimprimerai "amour, érotisme et cinéma" c'est une oeuvre salubre... Depuis les livres de Kyrou, on ne va plus au cinéma de la même façon.

Q - Et comment choisissez vous vos livres ?

Je n'ai pas de ligne d'édition, la ligne c'est : "pour mon plaisir". C'est une très bonne façon de sélectionner. Mon enthousiasme devient communicatif, j'ai publié des livres refusés par 4 ou 5 éditeurs et j'ai réussi, par exemple, avec Ionesco.

Et si l'édition de certains livres est un échec, c'est dû aussi aux faiblesses de la critique : on a publié 13 000 ouvrages différents de littérature, l'année dernière. Le critique reçoit 12 livres tous les jours. Ceux qu'il lit, il les sélectionne chez l'éditeur le plus connu, comme Gallimard, ou il lit les livres de l'éditeur qui lui plaît le plus. Les directeurs de rubriques littéraires sont souvent des lecteurs. Ils commencent donc par les livres de leur maison.

Je suis l'éditeur qui a le moins de coupures de presse. J'ai mis 3 ans à avoir 50 coupures dans les journaux. Un critique c'est pour moi assez mystérieux. Qu'est ce qui le détermine à parler d'un livre.

Par exemple le livre de STERNBERG "Toi ma nuit", pas très politisé, mais d'une grande honnêteté morale, donc non suspect de fascisme. Je n'ai eu pour "Toi ma nuit" qu'une presse d'extrême droite et de droite : Rivarol, Minute, Le Figaro, Paris Presse. Ces critiques ont acheté de leurs propres deniers un livre qu'ils ne connaissent pas pour en claironner toute la qualité. Dans la presse de gauche, je n'ai pas eu la moindre ligne. Ce livre n'était pourtant pas soucieux de plaire à la droite, il remet en question un certain nombre de principes. Les critiques ont certes été peut être attirés par l'aspect

coquin du livre, ils voulaient plaire au lecteur. On sait que les livres plus ou moins érotiques comme d'ailleurs, hélas, les livres religieux se vendent très bien !

Q - Quelle serait votre définition de l'éditeur idéal ?

La formule se trouve chez Corti, lui aussi est un honnête homme, très cultivé, et ayant cet extraordinaire avantage sur tous les autres éditeurs d'être en contact avec le public. En 1966, l'éditeur modèle, c'est celui qui avait l'honnêteté de Maspéro, le goût de maquettiste de Pauvert, tout l'appareil littéraire et critique de Gallimard et les moyens de Hachette.

Je me place en marge, car je ne désire pas m'agrandir. Si j'étais chrétien, je ferais tous les matins une prière pour ne pas obtenir un prix littéraire qui m'obligerait à vendre 80 ou 100 000 exemplaires. De toute façon, le métier devient de plus en plus tentaculaire, mais je regrette que l'éditeur ne soit plus Monsieur Michel Levy vendant derrière son comptoir, ou les éditeurs du Palais Royal.

La finance s'est emparée de l'édition, mais, en fait, elle reste toujours un métier artisanal : Gallimard, par exemple, c'est une association de JO - Terrain Vague : Paulhan, Lemarchand, Queneau, Berthollet... Ce sont des petits éditeurs qui travaillent en commun pour le label Gallimard. Le fait de lire, de faire une maquette, c'est du travail individuel. Cela devient tentaculaire au stade de la distribution.

Il y a dans l'édition 3 périodes colorées comme chez Picasso : la période rose - les premiers paquets qui arrivent de l'imprimerie - le nouvel enfant, l'euphorie.

la période grise : quand on reçoit la facture de l'imprimeur, et la période franchement noire, quand on doit la payer.



J'ai une vision très large de mon métier d'éditeur et je n'ai jamais autant rêvé d'un pouvoir de dualité : être à la fois le libraire et l'éditeur, car ce sont deux métiers qui offrent beaucoup de charmes et qui se complètent. Mais n'être que libraire, c'est imposer uniquement les idées des autres, vendre des trouvailles ; et n'être qu'éditeur, ce n'est pas imposer directement les livres édités. Or j'aime beaucoup avoir un contact avec le public.

Propos recueillis au  
magnétophone  
par Georges MAGNIN



**Tribune Etudiante**  
**Mensuel des étudiants du Parti Socialiste Unifié.**  
**Nlle série. Janvier 1966 N° 2**  
**Pages 18 à 22**